

SUR LES PROVERBES MEDIEVAUX PORTUGAIS *

JOSÉ MATTOSO

Université Nouvelle de Lisbonne

Peut-être y a-t-il quelque présomption de ma part à me poser en historien des proverbes médiévaux portugais. Ce sont là des éléments de la culture traditionnelle et orale, mais non à proprement parler des textes littéraires. Je me situe donc forcément en marge des préoccupations immédiates des participants à ce colloque. Malgré tout, la question n'est pas sans intérêt, car littérature et proverbes s'enracinent dans un même terroir : la culture populaire.

Ceux qui ont étudié ces sujets se sont attachés au problème des permanences et des altérations, du long terme et de la diachronie. On sait beaucoup de choses sur la culture érudite et livresque. Mais sur la culture orale ? Ses structures sont différentes, difficiles à définir. Je me garderai de me laisser entraîner dans les questions de méthode (si importantes cependant, car elles permettent de définir les critères d'appréciation des données disponibles) et me contenterai d'avouer que j'essaie d'appliquer aux proverbes les résultats des observations

* Sigles utilisés :

- ARC = António Ribeiro Chiado
- CBN = *Cancioneiro* de la Biblioteca Nacional
- CG = *Cancioneiro Geral* de Garcia de Resende
- CV = *Cancioneiro* de la Vaticana
- DD = Dom Duarte
- FL = Fernão Lopes, *Crónica de D. João I*
- GFT = Gonçalo Fernandes Trancoso
- GV = Gil Vicente
- JFV = Jorge Ferreira de Vasconcelos
- LB = Ladislau Batalha
- MS = Marquis de Santillane
- SM = Sá de Miranda

Les proverbes sont cités dans les transcriptions de Teófilo Braga, publiées dans la *Revista Lusitana* en 1914 et 1915, sauf ceux de Fernão Lopes.

de Bakhtine sur la culture populaire médiévale. Ils sont, on le sait, le fruit de son analyse de l'œuvre de Rabelais et ont été le point de départ d'autres études de textes, ont servi à l'analyse de divers phénomènes littéraires, à Kristeva, entre autres, quand elle considère le carnaval comme une pratique sémiotique.

Pour résumer mon propos, je commencerai par indiquer les caractéristiques, définies par Bakhtine, de la culture populaire, opposée à la culture érudite, c'est-à-dire, en gros, l'importance attribuée au burlesque et à l'ironie, la prédilection pour le thème du corps ouvert, l'équivalence entre la mort et la vie ou entre la corruption et la reproduction, la manière directe dont on parle des orifices du corps par lesquels l'intérieur communique avec l'extérieur, la tendance subversive du discours qui met en cause les lois et l'ordre établi.

C'est de tout cela qu'est fait le terrain où surgissent les manifestations spécifiques de la culture populaire dont, au tout premier plan, celle qui a toujours été considérée comme de toutes la plus représentative : le carnaval. Je laisserai de côté les aspects de la théorie de Bakhtine qui reposent sur le schéma de la lutte des classes, et qui insistent particulièrement sur les aspects subversifs de cette pratique. Sans les oublier, car ils ne sont pas sans importance si on les considère dans un sens assez large, il me semble plus utile pour l'instant de rappeler les études anthropologiques sur le carnaval, où il est comparé aux pratiques collectives destinées à déclencher la subversion de l'ordre établi, pour amener un retour au chaos. Il n'est donc pas question de fonder un ordre nouveau mais, en retournant au chaos, de provoquer une sorte de recul dans le temps, de recouvrer la pureté originelle, une façon, en somme, d'aboutir à une véritable régénération.

Ces éléments m'ont été particulièrement utiles pour distinguer les proverbes populaires des érudits. En effet, avant toute analyse, il importe de définir les critères de classification. Il s'agissait, en l'occurrence, après avoir séparé les proverbes populaires des autres, d'établir le rapport entre eux et le milieu où ils sont nés. Les uns viennent du Nord, les autres du Sud, certains de la ville, d'autres de la campagne, ils ont été inventés par des bergers, des pêcheurs, des villageois ou des bourgeois. Mais il y a aussi des proverbes érudits, nés dans un milieu clérical ou lettré. Il arrive qu'ils se propagent jusque dans les campagnes, mais leur structure reste différente. La comparaison entre eux des adages permet de déceler quelques lignes de force fondamentales, qui sont justement des manifestations typiques de la culture populaire. Il m'a toutefois semblé que les observations de Bakhtine étaient les plus utiles pour reconstituer une sorte de fonds commun de la mentalité populaire. Ce n'est qu'un point de départ pour des analyses plus approfondies, comme celles qu'il se pro-

posait de faire. Cela permet, je crois, de séparer les proverbes populaires des proverbes érudits, ou qui relèvent d'une culture littéraire conventionnelle, pour retrouver ce terrain commun de la culture populaire. Peut-être pourra-t-on ainsi un jour tracer les limites plus restreintes des milieux propres au Nord ou au Sud, à la ville ou à la campagne, aux bergers ou aux cultivateurs.

Malheureusement, les premières collectes de proverbes dont nous disposons sont très tardives, ou alors très partielles. Je dois pourtant m'en contenter, malgré ces défauts. Il s'agit de celles réalisées par Teófilo Braga et publiées dans la *Revista Lusitana* en 1914 et 1915.

En premier lieu, il a recueilli ceux qu'il a trouvés dans les chansonniers des troubadours et dans le *Cancioneiro Geral* de Garcia de Resende; puis ceux du Marquis de Santillane publiés à Séville en 1494, et ayant un équivalent en portugais; ceux que cite Jorge Ferreira de Vasconcelos dans la *Comédia Ulyssipo*, la *Comédia Eufrosina* et l'*Auleografia*; ceux tirés de Gil Vicente, de Gonçalo Fernandes Trancoso et de Sá de Miranda; enfin, ceux d'António Ribeiro Chiado. Teófilo Braga avait promis de continuer, mais il en est resté là. Cet ensemble est précieux, car il constitue un bon *corpus*, allant jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Pour le XVII^e, nous avons la célèbre *Feira dos Anexins* de D. Francisco Manuel de Melo, et même la collecte systématique et très abondante du licencié António Delicado, publiée en 1651 et rééditée par Luís Chaves en 1924. Il existe de nombreuses collections du XVIII^e et du XIX^e siècles.

Je n'ai guère utilisé que les textes recueillis par Teófilo Braga. J'y ai ajouté un proverbe cité dans la traduction portugaise de la *Quête du Graal*, deux ou trois des chansons, que Teófilo Braga n'avait pas retenus, et j'ai eu la chance de pouvoir faire appel à une collecte, qui m'a été fort utile, faite expressément par Madame Olga Bettencourt dans la *Crónica de D. João I* de Fernão Lopes. Enfin, j'ai puisé également dans deux collections inédites de proverbes latins, que j'ai trouvées dans des volumes manuscrits du Couvent d'Alcobaça : l'une du XIII^e, l'autre du XIV^e siècle. J'ai en outre consulté, pour comparer, l'excellent travail de Sister Eleanor S. O'Kane, qui a collectionné les *Refranes y frases proverbiales españolas de la Edad Media*, publiés en annexe au *Boletín de la Real Academia Española* en 1959.

Pour la présente étude, j'ai procédé de la façon suivante. J'ai commencé par recueillir tous les proverbes médiévaux que j'ai pu trouver — une cinquantaine. J'y ai ajouté ceux du Marquis de Santillane, repris par Teófilo Braga, parce qu'« ils sont aujourd'hui encore populaires au Portugal » (*RL*, 1914, p. 230); ils sont au nombre de 147. Parmi ceux du XVI^e siècle — il y en a plusieurs milliers —, j'ai choisi ceux dont le sens est ambigu ou contradictoire, ceux dont le ton est

plus ou moins burlesque, ceux qui semblent subversifs ou opposent la pratique à la loi, enfin ceux qui ont trait à la famille, à la sexualité, à la femme, à la folie ou au diable. Je suis ainsi arrivé à près de 400 fiches.

Cette première sélection étant faite, j'ai tout de suite constaté, en comparant les proverbes médiévaux du Marquis de Santillane à ceux du XVI^e siècle dans leur ensemble, qu'il se trouvait en beaucoup plus grand nombre dans le second groupe des proverbes tendant à défendre la morale conventionnelle, l'autorité ou la hiérarchie sociale établie. Bien que n'ayant pu examiner la question à fond, il m'a même semblé que Jorge Ferreira de Vasconcelos et d'autres auteurs donnaient aux proverbes cités un sens assez restreint. Par exemple la locution proverbiale « Não vejo mata donde lobo saia » (Je ne vois pas de taillis d'où pourrait sortir un loup) est expliquée ainsi : « Je vois vos filles bien sages, non oisives et se souciant peu du monde, je ne vois pas de taillis d'où pourrait sortir un loup. Il se passe une semaine sans qu'elles se lavent le visage ou mettent un bijou. » (TB, 1914, p. 238). Ce qui compte ici, ce n'est pas une situation subjectivement exempte de risque faute d'indices apparents, mais le souci de bien garder les filles de peur qu'elles ne soient séduites. La réduction de sens et l'association de proverbes populaires avec des locutions érudites et conventionnelles sont dues, évidemment, au fait que la collecte est réalisée par des gens cultivés, qui prennent à leur compte des dictons émanant d'une classe sociale qui n'est pas la leur, et dont la mentalité est différente.

Avant le XV^e siècle, l'usage de proverbes conventionnels semble presque exclusivement réservé au clergé ou aux milieux qui subissaient directement son influence. Effectivement, dans la plus ancienne des collections d'Alcobaça (XIII^e siècle), je n'en ai pas trouvé un seul ayant des caractéristiques ne serait-ce que proches de celles de la culture populaire selon Bakhtine. Tous ont un sens *monologique* (Kristeva, 97), c'est-à-dire, d'après Kristeva, que le sujet y joue le rôle de Dieu, auquel il faut se soumettre, et que le dialogue immanent au discours est dominé par un interdit ou une censure. On n'y trouve pas trace d'un sens *dialogique*, ou ambivalent, et moins encore subversif. Ce que les copistes cisterciens nomment « proverbes » dérive directement des collections de sentences et de phrases lapidaires, réunies dans les florilèges du genre de ceux d'Isidore de Séville, de Taio de Saragosse ou du Défenseur de Ligugé (fin VII^e siècle), constitués, pour l'essentiel, d'extraits d'œuvres des Pères de l'Église. On n'est certes pas loin des proverbes, mais ce n'est pas à proprement parler ce que nous appelons ainsi aujourd'hui.

La collection du XIV^e siècle, plus courte et précédée d'une poésie goliardesque à propos d'argent, déjà publiée par Mário Martins, est plus proche des proverbes proprement dits. Ce sont des phrases en vers, assez inoffensives pour la plupart. L'auteur semble s'être intéressé à la forme plus qu'au fond. Certaines critiquent les chevaliers; d'autres soulignent le contraste entre ce qui se voit et ce qui est caché, ou encore donnent des conseils pratiques, mais assez neutres. Il en est peu qui s'écartent de la défense de l'ordre régnant, tel cet équivoque : « Estuat in venere, visa pulchra muliere » (La vue d'une jolie femme réchauffe en hiver).

Parmi les proverbes portugais d'avant 1500 que j'ai recueillis, seuls ont une forme nettement monologique ceux qui se trouvent dans le *Leal Conselheiro* de D. Duarte. Exemple : « Antes de feito — conselho. E depois esforço. » (RL 17.228). Et aussi : « Quem sua fama despreza, mesquinho é. » (*ibid.* 229).

Laissons donc de côté les proverbes conventionnels, relevant du clergé ou d'un roi moraliste comme D. Duarte. Le sens en est trop évident pour que l'on puisse y découvrir quelque chose de nouveau, et ils sont pratiquement sans rapport avec la culture populaire. J'étudierai donc les adages choisis selon les critères indiqués plus haut.

Je prends d'abord ceux dont le ton est burlesque. Ce qui provoque le rire, c'est en premier lieu la comparaison avec des animaux, surtout des animaux domestiques. L'âne d'abord, puis le chat, le chien, la poule, le porc, le bœuf, la mouche, le pou, le rat. D'autres surgissent assez souvent, comme le renard et le loup, le vautour, le bouc, le mouton et l'agneau. On notera que les proverbes ont trait à la vie de l'homme chez lui, dans son cadre domestique. Même le renard et le loup apparaissent comme des symboles des forces extérieures qui menacent la maison. Les animaux qui accompagnent l'homme au labour, au pâturage ou à la chasse ne sont pas source fréquente d'inspiration. D'autre part, il me semble encore plus significatif que les métaphores employées soient presque toujours bouffonnes. Dans la plupart des cas, l'animal représente l'homme ou la femme : le coq et le loup pour lui, la poule, la renarde, la louve, la chèvre, la sardine pour elle. En revanche l'âne, le chat, le chien et le goret ont un sens particulier. L'âne est une sorte de prolongement de son maître, il donne une image de ses façons d'agir habituelles et ridicules, par exemple son obstination, qui résiste aussi bien aux règles de la morale qu'aux pressions sociales. Tel est le cas de « Mais quero asno que me leve que cavalo que me derrube. » (MS), ou « Asno morto, cevada ao rabo. » Mais il arrive que la polysémie soit plus riche : « Asna velha, cinta amarela. » — le choix du féminin donne un ton comique au dicton, qui s'applique alors aussi à la femme du maître. Le chat symbolise un

être méfiant (« Gato escaldado ... »), violent, irritable (« Daí vem a tosse ao gato. ») (JFV). De toute façon, les animaux vivant dans l'intimité de l'homme du peuple lui servent de miroir. Loin de revendiquer sa supériorité d'être rationnel, il se compare volontiers à eux, lui-même et sa femme; il n'hésite pas à faire appel au comportement animal pour définir ses qualités et ses défauts, qu'il présente de préférence sous un jour comique.

Viennent ensuite, pour exciter la verve railleuse, les clercs ou la religion, les médecins, les étrangers, les dames, les messieurs et les notables. Le démon aussi, mais nous y reviendrons. Voyons-en quelques exemples. Dans ce cas, le rire est évidemment subversif. Le ton n'est pas toujours agressif, mais moqueur ou malicieux. On s'attaque aux pratiques religieuses : « Nem tanto Amen, que se damna a Missa. » (JFV) ou « Medo há Paio, pois reza. » (LB, p. 145), ou encore « Bem prega Maria em casa vazia. » (JFV); on laisse entendre que le sacerdote n'apporte pas que des avantages spirituels : « O abade donde canta, daí janta. » (JFV); on dénonce la cupidité des notables des communes : « Mais vale salto de mata que rogo de homens bons. » (JFV), « Homens-bons, pichéis de vinho. » (*id.*). Les étrangers au village sont des ivrognes et des marginaux, marchands ou mercenaires : « Bem canta o francês, molhado o papo. » (JFV). On indique aussi des ruses pour se débrouiller avec les maîtres exigeants : « A senhor arteiro, servidor ronheiro. » (JFV), ou « Com teu amo não jogues as peras, que ele come as maduras e dar-te-á as verdes. » (MS et JFV).

Quant aux proverbes anciens se rapportant au corps, on s'aperçoit qu'ils ne sont pas toujours drôles. Peu nombreux, ils confirment néanmoins, par leur ton rabelaisien, les observations de Bakhtine. Ce sont généralement les orifices du corps, par lesquels l'intérieur communique avec l'extérieur, qui en font les frais. Mais on est loin de l'abstraction : il s'agit soit de la digestion — « São peidar faz bom jantar. » (JFV) —, soit des déjections — et les métaphores sont particulièrement expressives — « Não são todos homens os que mijam à parede. » (MS) et « Quem cospe para o ar na cara lhe cai. » (MS). Mais ce sont encore les dents qui ont la préférence, dans les sens les plus divers. Ainsi, par exemple : « Primeiro são dentes que parentes. » (MS), « A pão duro dente agudo. » (*id.*), « Dá Deus nozes a quem não tem dentes. » (*id.*). Vient ensuite la barbe : « Calem as barbas, falem cartas. », pour contester l'autorité des vieillards. Le penchant au burlesque de la culture populaire s'affiche dans la façon dont s'exprime l'accusation de pharisaïsme : à « Não ver a tranca no seu olho e ver o argueiro no alheio. », le peuple préfère : « O corcunda não vê a sua bossa, e vê a alheia. » (MS).

Il est aussi des proverbes moins grossiers (à nos yeux d'aujourd'hui) mais non moins ironiques, inspirés par les ustensiles domestiques, la nourriture ou les vêtements : tel est le célèbre « Em casa de ferreiro, espeto de pau. » (MS) ou celui-ci qui, je pense, fait allusion aux querelles de commères : « Diz a panela à cesta, arreda-te para lá, não me enfarrusques. » (MS). Plus amènes sont ceux qui concernent la nourriture, associée à la convivialité : « Comida feita, companhia desfeita. » (MS), à la subsistance : « A fiúza de parentes, não deixes de guardar que merendes. » (JFV), à la bonne humeur : « Bem canta Marta depois de farta. » (MS), au favoritisme : « Do pão do meu compadre, boa fatia ao meu afilhado. » (MS). Dans deux cas, on peut y trouver, sous une forme euphémique, des conseils à propos des relations sexuelles : « Nora rogada e panela repousada não a come toda a barba. » (JFV) et « O que não haveis de comer, deixai-o a outrem mexer. » (GV).

Enfin, les proverbes burlesques raillent les vieilles femmes, les commères et les fous. Les premiers sont particulièrement significatifs car, d'une part, ils n'ont pas d'équivalent masculin et, d'autre part, nous savons que le Marquis de Santillane, Gil Vicente et Sá de Miranda ont attribué à ces femmes certains des dictons (GV 3.137 cité par TB et SM p. 232 *ib.*). Santillane a donné pour titre à sa collection : « Refranes que dizem las viejas traz el fuego ». Les trois que j'ai trouvés évoquent, sur un ton sarcastique, l'expérience et l'absence de préjugés des vieilles femmes ou leur contribution, modeste mais efficace, à la fourniture de nourriture ou de vêtements. Le premier est charmant : « Velha experimentada, regaçada vai pela água. » (JFV). Voici les deux autres : « Castanhas exidas, velhas ao soto. » (CBN) et « A pouco e pouco fia a velha o copo. » (JFV). Quant aux commères, il suffit de citer le bien connu : « Ralham as comadres, descobrem-se as verdades. » (MS). Le fou, l'idiot, l'imbécile sont opposés à l'homme avisé ou sensé : « Mais sabe o tolo no seu que o avisado no alheio. » (MS). Paradoxalement, ce sont ces derniers les moins drôles.

Il me semble important de souligner le rôle des femmes âgées dans la création et la transmission de la culture populaire : elles inventent proverbes et contes, les citent ou les racontent au coin du feu, aux enfants et aux adultes, mais, sachant que leur rôle est mal défini dans les prises de décisions des familles et des communautés, elles parlent avec humour de leur situation subalterne, mais indispensable, et de leur habileté bien connue à tirer parti de leur faiblesse même, elles vantent leur expérience, leur persévérance et même l'importance économique d'un travail lent mais efficace. Elles répondent par la moquerie aux plaisanteries des jeunes, invoquent leur sens pratique et leur indépendance face aux préjugés sociaux. Elles savent

qu'elles sont, en définitive, un soutien précieux de la société et en assurent la durée, car ce sont elles qui transmettent aux nouvelles générations les règles subtiles de la sagesse populaire. Compte tenu du fait que la civilisation propre aux communautés traditionnelles était plus portée à valoriser la vigueur des jeunes, garante de la défense et de la subsistance matérielle du groupe, ou à la rigueur les anciens, qui représentaient l'autorité, les dictons nous ont fait découvrir l'infinie complexité des sociétés rurales. Pour savoir ce qu'était leur vie, il ne suffit pas des manifestations extérieures publiques, enregistrées par les sources documentaires et les récits. Elles masquent certains mécanismes, tout au moins au niveau de la pratique, où interviennent les femmes, même les plus âgées, à qui est imparti le rôle de transmettre les formules où se condense le savoir collectif, et de fixer le cadre dans lequel il faut observer les règles établies, tout en reconnaissant leur caractère relatif et théorique. On sait aussi que c'est parmi elles que se trouvent les guérisseuses et les sages-femmes, celles qui connaissent les simples et les sorts. Il est normal qu'elles sachent mieux que quiconque les dictons.

Le rire, le sarcasme, le burlesque servent donc à exprimer l'importance que le vilain attache au corps, aux bêtes et à sa maison, ou encore à relativiser les hiérarchies sociales, les marques de respect dues aux autorités de la commune (les notables) et de la famille (les vieillards, les parents, les compères et commères). Comme le souligne Bakhtine, c'est une façon, pour les classes dépendantes, rurales et urbaines, de se défendre de la domination des classes supérieures. C'est l'arme qui s'offre quand on ne peut pas se révolter ouvertement. Mais les exemples que j'ai donnés nous sont parvenus à travers des textes écrits par des gentilshommes et des lettrés, aussi peut-on imaginer que les proverbes qu'ils ont laissés de côté étaient bien plus expressifs, avec leurs images grotesques et leurs sarcasmes.

Quittant le terrain concret des symboles et des métaphores évidentes, nous allons aborder le problème plus subtil de la façon dont s'exprime, dans les proverbes, une attitude face à la loi. Je veux parler ici de n'importe quelle règle établie, qu'elle soit imposée par les autorités politiques et administratives extérieures au groupe — comme le roi ou les collecteurs d'impôts — ou par celles du groupe lui-même — les notables de la commune, les anciens dans la famille —, qu'il s'agisse des normes religieuses et morales prescrites par le clergé, ou encore des conventions admises par la communauté et qui entraînent la pression sociale sur l'individu.

Nous avons déjà vu combien certains proverbes peuvent être subversifs. Mais il en est aussi qui défendent la norme établie. Je n'ai pas relevé ceux qui le font de façon trop évidente, mais il me semble

significatif que la plupart de ceux où il est question des femmes reflètent une hiérarchie sexuelle, où elles occupent apparemment un rang inférieur, nous le verrons plus loin. Dans un autre groupe, nous en avons deux ou trois très connus, dont le caractère monologique conventionnel apparaît dans une formulation qui n'admet ni exceptions ni restrictions. Par exemple : « Muito riso, pouco siso. » (JFV), « Bem e mal sempre na face vem. », déjà noté au XIII^e siècle, « Quem torto nasce, tarde se endireita. » (JFV), ou encore « Não podedes dous senhores servir que ambos hajam de vos gracir. » (XIII^e siècle). Si l'un d'eux semble très général, il n'en souligne pas moins qu'il faut savoir se tenir à sa place : « Quem com farelos se mistura, maus cões o comem. » (JFV).

D'autres, qui paraissent au premier abord conseiller de respecter les lois, sont à double sens. Il en est un, relevé par le Marquis de Santillane, qui me plaît tout particulièrement : « Alá vam leis onde querem reis. » En apparence, on y reconnaît le pouvoir royal. Mais une autre lecture fait dépendre la portée de la loi de l'arbitraire royal, autrement dit c'est la négation de son caractère absolu. On peut aussi considérer que, hors de portée du roi, on est aussi hors de portée de la loi, du moins de celle qu'il représente. Est-il façon plus subtile de refuser le totalitarisme, aussi bien du pouvoir royal que de la loi ? Notons en tout cas que le mot « lei », d'origine érudite, suggère, du point de vue populaire, une norme juridique étrangère à la communauté et imposée de l'extérieur, ce qui accentue le caractère restrictif et dialogique du proverbe.

Autre proverbe tout aussi ambigu, également relevé par le Marquis de Santillane : « Não é pelo ovo, mas pelo foro. » C'est une allusion aux redevances en nature payées pour les terres affermées à un seigneur, et que leur détenteur devait livrer même s'il en avait hérité. En apparence, le proverbe épouse le point de vue du seigneur qui exige le paiement, fût-il de valeur dérisoire, parce qu'il s'agit d'un droit imprescriptible. C'est une question de principe. Mais à la réflexion, c'est la mesquinerie qui saute aux yeux. Si l'on se place du point de vue du paysan, l'exigence du seigneur est indigne de sa position. Le contrat stipulant le paiement d'un œuf est ridicule et inepte. La situation évoquée devient alors l'image même de l'avarice sordide. Or rien n'est plus déshonorant, pour un gentilhomme, que de manquer à l'un de ses devoirs fondamentaux, qui est la générosité.

Voici, enfin, l'adage cité par Pero da Ponte dans une chanson d'amour : « Aquel é guardado que Deus guarda. » (CBN 922; CV 565). Le sens monologique semble évident. Cependant, étant donné qu'on ne peut être sûr de la protection divine, tout devient aléatoire. La prudence, les précautions ne servent à rien. On peut penser, du reste,

dans le contexte où il présente le dicton, que tel est bien le sens voulu par le troubadour. Curieusement, la variante figurant dans le chansonnier de la Vaticane — « Aquel é guardado que desguarda. » — inverse complètement le sens : une attitude insouciant et audacieuse assurerait sécurité et protection divine.

Ces trois exemples montrent d'emblée que le sens dialogique ou monologique d'un proverbe peut dépendre dans une large mesure de celui qui l'énonce. Ce sens est différent, voire même opposé, selon que c'est un homme du peuple, ou quelqu'un qui appartient à une classe dominante, qui est investi d'une autorité quelconque.

Mais laissons ces cas, où le sens peut être linéaire, mais si ambigu qu'il varie avec celui qui parle, pour aborder ceux où la *dialogie* réside dans le texte lui-même, qui propose une opposition ou une distinction, explicite ou implicite, entre la règle et la pratique. Ils sont si nombreux et si variés que l'on ne saurait les citer tous.

Pour commencer, j'en présenterai quelques-uns, qui mettent en cause la loi elle-même ou l'ordre conventionnel établi. Deux d'entre eux, déjà évoqués, dénoncent la cupidité ou la rapacité des notables, autorités immédiates de la commune : « Mais vale salto de mata que rogo de homens-bons. » (JFV) et « Homens-bons, pichéis de vinho. » (*id.*). Notons qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'autorités (comme le juge, le contrôleur ou l'alcade), mais du groupe formé par les anciens magistrats et l'aristocratie municipale, une assemblée d'habitants qui exerçait une réelle influence sur le destin du bourg. Apparemment, les vilains n'avaient qu'une confiance relative dans leur bienveillance.

Les anciens et les juges sont, eux aussi, des autorités. On est exigeant avec eux : leur autorité n'a de valeur que s'ils s'acquittent bien de leurs fonctions. Aussi dit-on : « Arrenegai do velho que não adivinha. » (JFV) et aussi « Mal vai ao juiz quando vai para a forca. » (*id.*). Si le pouvoir est réparti entre plusieurs, on doute de leur efficacité : « Tu bom e eu bom, quem tangerá o asno ? » (FL et JFV). On ne manifeste guère de respect pour la loi, ni pour ceux qui la rédigent : « Inda não é feita a lei, já se lhe buscaram cautelas. » (SM). Il n'est pas jusqu'à l'autorité du roi, qui ne soit mise en cause : « Vai el rei té onde pode e não té onde quer. » (JFV). Plus subtilement, quand on dit : « Muito pode o galo no seu poleiro. », on insinue que, s'il en descend, il perd tout pouvoir. Les anciens, enfin, sont bafoués par le dicton : « Calem barbas e falem cartas. » (MS).

C'est également l'autorité ou le groupe qui présente les signes extérieurs de prestige, qui est visé dans le curieux proverbe : « Quem tem rabo não se assenta. » (MS), dont le sens est complexe. Il peut signifier que ceux qui portent toge ou cape d'apparat sont obligés, ou ont coutume, de rester debout pour afficher leur autorité, à moins

que cela ne veuille dire qu'ils ne connaissent ni tranquillité ni repos. Ce peut être un avertissement à propos des inconvénients du pouvoir, ou une manière voilée d'en apaiser le désir, tout en ridiculisant sournoisement ceux qui le détiennent.

Deux maximes, citées par Ladislau Batalha (pp. 71 e 135) comme existant au XVI^e siècle, critiquent le clergé : « Bem está São Pedro em Roma. » et « Vem cá vender-me bulas. » On remarque, d'une part, le scepticisme populaire devant les préceptes émanant de la papauté, et qui ignorent les intérêts et les conditions de vie des villageois, de l'autre, la dénonciation des vendeurs de bulles d'indulgence que les fidèles ne tenaient pas à acheter.

Dans un autre proverbe déjà cité — « Primeiro são dentes que parentes. » (FMM et MS) —, c'est le respect dû aux parents qui est remis en question. Il s'agit évidemment d'un dicton créé dans une phase de transformation des liens de parenté. Le devoir de solidarité familiale cède le pas à l'intérêt immédiat, la subsistance, symbolisée par les dents. On notera que la phrase ne conteste pas vraiment le principe, mais son caractère absolu. D'autres adages révèlent un grand scepticisme à l'égard des responsabilités collectives, comme celles qu'exerçaient les anciennes assemblées d'hommes libres dans les communes : « Tantas cabeças tantos sisos. » (JFV et GFT), « Quem serve o comum nam serve nenhum. » (FL), ou encore « Asno de muitos, lobos o comem. » (MS). Mais ils n'ont pas le même sens dans toutes les bouches : les autorités peuvent s'en servir pour dénoncer la convocation des assemblées et le partage des responsabilités ; ceux qui n'avaient aucun pouvoir critiquaient peut-être ainsi le manque de solidarité du groupe dès qu'il ne s'agissait pas de l'intérêt individuel. Quoi qu'il en soit, ces proverbes sont sans doute nés à une époque de transition entre les anciennes institutions collégiales et d'autres plus modernes, d'inspiration individualiste, comme ce fut le cas dans les villes aux XIII^e et XIV^e siècles, dans les campagnes aux XIV^e, XV^e et même plus tard.

Très nombreux sont les proverbes qui mettent en cause d'une manière ou d'une autre, sournoisement ou ouvertement, avec une portée relative ou absolue, l'ordre ou les normes établis. Il suffit d'en citer quelques-uns. Certains démystifient cyniquement les scrupules et les bons sentiments : « A velhaco, velhaco e meio. » (MS), « Quem diz a verdade não janta cá hoje. » (*id.*), « Mata, que el-rei perdoa. » (*id.*), « Quem bem renega, bem crê. » (GV), « Graças a minhas mãos, que a vontade de Deus bem conhecida era. » (MS), « Tu que não podes, leva-me às costas. » (*id.*), « Quem não mente não vem de boa gente. » (JFV et GV), « Com verdade e com mentira casa o bom a sua filha. » (JFV), « Judeu morreu meu pai, judeu quero morrer. » (*id.*), « Não

sejas pobre, morrerás honrado.» (GV), « A minha terra é onde me vai bem. » (MS), « Dá-me tu a mim dinheiro, e dá ao demo conselho. » (GV).

D'autres font ouvertement l'apologie du désir, de la joie ou de la liberté : « Melhor é desejo que fastio. » (JFV), « Folguemos enquanto podemos, que não faltará outra hora em que choremos, inda que não queiramos. » (JFV), « O rir e o folgar não é pecado. » (JFV), « Ânimo livre não tem o corpo sujeito. » (JFV), « Boi solto, lambe-se todo. » (MS et JFV).

D'autres enfin se moquent de la peur du diable, que le clergé s'efforçait d'inspirer aux fidèles pour les soumettre aux préceptes religieux et moraux. Nous y reviendrons.

Ces proverbes, que nous venons de citer, mettent carrément en cause la loi et l'ordre établi. Sans les attaquer, d'autres en soulignent les limites. Pour la plupart, ils ont un sens assez étendu, car ils font appel à Dieu ou à la nature pour montrer le caractère aléatoire des règles de conduite et de leur efficacité. Contre un destin rétif, il n'est pas de règle utile, c'est ce que veulent dire des maximes comme : « O que o berço dá, a tumba leva. » (MS), « Morte e casamento talhado é no ceo. » (FL), « Nasce toda creatura com sua ventura. » (JFV), « Quando Deus não quer, santos não rogam. » (*id.*).

A ces adages, on peut associer ceux qui acceptent certaines règles, mais en limitent aussitôt la portée, ce qui est une façon de les relativiser. Il s'agit parfois de prévenir les excès, même modestes : « O farto de jejum não tem cuidado algum. » (JFV); d'autres montrent que la règle n'est pas la même pour tous : « O amor no velho traz culpa, mas no mancebo fruto. » (JFV); il en est pour dire que, devant le malheur, règles et intérêts s'effacent : « Homem morto nom troba soldo. » (FL); certains suggèrent que les circonstances ne se prêtent pas toujours à l'observance des lois : « A verdade deixo-me Deus dizer. » (GFT). Ou encore que les normes ne sont pas partout les mêmes : « Cada casa, favas lavam. » (CBN), « Também cá como lá, fadas há. » (MS).

Parmi les adages qui portent sur la loi et l'ordre établi, les plus nombreux sont toutefois ceux qui évoquent une situation paradoxale, pour montrer que la règle se heurte parfois à la pratique, qu'il faut prévoir des exceptions, qu'il existe des conflits entre lois différentes, qu'il faut distinguer la réalité des apparences, le subjectif de l'objectif, qu'une application étroite et rigide des normes peut donner des résultats désastreux, qu'il faut enfin s'en tenir à un certain pragmatisme. Les exemples sont si nombreux, si variés et si complexes, qu'il est impossible de donner une idée de la richesse de la culture populaire en ce domaine. Je crois, en tout cas, que l'opposition entre la norme et la pratique, et la construction casuistique d'une sagesse qui apprenne

à concilier les deux, reposent surtout sur l'évocation de conflits entre des principes différents, la méfiance à l'égard de l'exagération ou des apparences, la comparaison entre le plus et le moins; cette sagesse conseille de rechercher les moyens d'obtenir une fin, de savoir s'adapter à la réalité, ou même de recourir à l'astuce, en rappelant qu'il n'est pas de règle sans exception, et qu'il faut parfois retourner la loi. Je ne donnerai, sur chaque point, qu'un exemple, tout en signalant que les plus nombreux sont les proverbes qui mettent en garde contre les excès, ou les apparences, et ceux qui prônent l'astuce et l'adaptation à la réalité.

A propos des excès : « Como a cera é sobeja, logo queima a igreja. » (JFV); des apparences : « O néscio calado, por sábio é contado. » (GFT) ou « Quem porcos acha de menos, a cada mouta lhe roncam. » (JFV et GV); sur les astuces : « Bezerrinha mansa mama a sua e mama alheia. » (MS) ou « Quem bem nega nunca se lhe prova. », ou encore « A senhor arteiro, servidor ronçeiro. » (*id.*); sur le sens de l'adaptation : « Já que a água não vai ao moinho, vá o moinho à água. » (AC); sur les exceptions à la règle : « Em casa de ferreiro, espeto de pau. » (MS); sur le plus et le moins : « Vá-se o demo para o demo e venha Maria para casa. » ou « Quem leva o baio, não deixa a sela. » (Mendo de Candarei, CBN).

On invoque tantôt la cohérence de la réalité et ses parallélismes — « Qual ricomem tal vassalo, qual concelho tal campana. » (CV) et « Qual o tempo, tal o tento. » (JFV) —, tantôt son incohérence : « Por me fazer mel, comeram-me as moscas. » (JFV). Il arrive que l'intérêt individuel s'oppose au devoir de solidarité, le privé au public : « Bom é missar, e a casa guardar. » (JFV) ou « Comida feita, companhia desfeita. » (MS).

Mais les plus intéressants sont, à mon avis, ceux où la dialogie apparaît dans la forme même du proverbe, en jouant des oppositions, par exemple : « Antes com os bons a fartar que com os maus a orar. » (JFV), « De lá nos venham as pedras donde estão os nossos. » (JFV), « Melhor é errar com os muitos que acertar com os poucos. » (*id.*), « Mais sabe o tolo no seu que o avisado no alheio » (C), « Muito folga o lobo com o couce da ovelha. »

Ici, les notions négatives « mau », « lançar pedras », « errar », « tolo », « couce », s'inversent en fonction de « orar », « nossos », « muitos », « seu », « ovelha ». Dans le premier proverbe, l'inversion est double car l'action, bonne en soi, de prier, devient négative en raison de la compagnie, et la négative, « fartar », devient positive pour la même raison.

Je pense que cette recherche délibérée du paradoxe donne bien le ton d'un milieu culturel, qui ne juge pas tout en fonction de la logique,

mais s'efforce au contraire de ne jamais dissocier les deux faces de la réalité. On retrouve ce goût pour l'inversion dans des formules plus condensées, et de ce fait plus expressives, comme par exemple : « A mau bácoro boa lande. » (JFV), « Asna velha, cinta amarela. » (*id.*), déjà cité, et encore « Das burlas vêm as veras » (*id.*). C'est le monde à l'envers, le bien et le mal, le laid et le beau, la mort et la vie, confondus. Les extrêmes se touchent. L'illogisme de la réalité fait rire plus qu'il ne déconcerte.

Dans cette seconde partie, j'évoquerai pour finir les adages qui écartent les normes et considèrent la pratique comme une valeur en soi, tels : « Ora veremos quem se cansa : se o asno, se quem o tange. » (ARC), « Palavras leva-as o vento. » (MS), « Até ao lavar dos cestos é vindima. » (*id.*), et celui-ci qui date du XIII^e siècle : « Dos escarmetados se fazem mais ardeiros. » (Afonso Lopes Sarraça), correspondant au célèbre « Gato escaldado de água fria tem medo. »

Nous venons de voir que la culture populaire, telle qu'elle s'exprime dans les proverbes, n'a qu'un respect relatif pour la loi et les conventions. Sans les remettre toujours en question, elle en minimise l'importance ou conseille de ne pas les dissocier de la pratique. Maintenant nous pourrions aussi constater que cette conception de la loi n'implique pas nécessairement une intention de détruire l'ordre établi. En effet, s'il existe des dictons qui associent en quelque sorte la hiérarchie sociale aux normes et proposent de les renverser, tout aussi nombreux sont ceux qui préconisent le contraire. La culture populaire est contestataire, mais pas à proprement parler révolutionnaire. Elle n'apporte pas de projet de société, et si elle critique l'ordre établi, ce n'est pas pour le remplacer par un autre, mais pour en dénoncer les détournements en raison de l'exploitation, des abus ou des excès dus à la concentration du pouvoir. Telle est, finalement, la signification du carnaval : retourner au chaos pour recouvrer l'innocence perdue.

Nous avons déjà vu que l'ironie, le recours au burlesque, au paradoxe, peuvent en eux-mêmes être considérés comme subversifs. Rappelons-nous les dictons critiquant le clergé ou les notables, montrant les limites de l'autorité du roi ou l'impéritie des conseils municipaux. Voyons maintenant ceux qui réclament le droit à la fête, tels que « O rir e folgar não é pecado » (JFV), « O que não se faz em dia de Santa Luzia faz-se noutro dia. » (JFV), « Morra Marta, morra farta. » (MS), ou encore ceux qui invoquent l'usage pour apaiser les scrupules : « O que se usa não se escusa. » (JFV). Il arrive même que se dessine une menace voilée contre ceux qui abusent de leur autorité ou exploitent les inférieurs; tel est le cas d'un dicton déjà cité par Alphonse X : « Se ùa vez assanhar me fazedes, saberedes quaes peras eu vendo. »

(CB 364), et d'un autre cité par Jorge Ferreira de Vasconcelos : « Cães que lobos matam, lobos os matam. »

Mais tout autant de proverbes soutiennent l'ordre établi, le travail, la prudence, et leur accent populaire est parfois plus évident. Il en est ainsi de la plupart de ceux qui concernent les femmes; en voici deux : « A mulher que não vela não faz boa tela. » (JFV) et « A mulher que muito mira pouco fia. » (JFV). De même ceux qui vantent la maison et déconseillent de s'en éloigner : « Se estiveres em tua tenda, não te acharão na contenda. » (LB, p. 77), « De longas vias mui longas mentiras. » (CV, MS et JFV), « Pão alheio caro custa. » (LB, p. 74), « Não queiras perder o siso pelo doudo do teu vizinho. » (JFV), « Fui a casa da minha vizinha e envergonhei-me. Vim para minha casa e consolei-me. » (MS), « A mulher e a galinha pelo andar se perde aginha. » (JFV). Le vilain, constamment menacé par la faim, la misère, préfère le sûr à l'incertain, croit à l'accumulation lente, mais palpable, de petits biens, il craint l'ambition, la chasse, la guerre et l'amour, critique les dépenses superflues. C'est ce qui ressort de proverbes comme : « Do que muito quer a pouco devém. » (CV 705), « Perdida é a decoada (a barrela) na cabeça de asno pardo. » (JFV), « Arremenda o teu pano, chegar-te-á para todo o ano. » (MS), « Vive a galinha com a sua pevide. » (MS), « Quanto tens, tanto vales. » (MS), « Mais vale um toma que dois te darei. » (MS et JFV), « Honra sem proveito não cabe num saco. » (JFV), « Ande eu quente, e ria-se a gente. » (JFV), « Quando te derem o bacorinho, bota-lhe logo o baracinho. » (MS et JFV), et enfin « Mais quero asno que me leve, que cavalo que me derrube. », déjà cité (MS, JFV et GV).

Quant au bourgeois, il se méfie de la chasse et de la vie militaire, mais surtout de l'amour. Ces trois activités sont associées dans le dicton qui figurait déjà dans le *Cancioneiro Geral* : « Caça, guerra e amores, por um prazer cem dores. » (CG et JFV). L'amour seul est coupable dans « Quem casa por amores sempre vive em dores. » (JFV et GV), « Antes que cases, olha o que fazes. » (MS, JFV, GFT, ARC) et, plus réaliste : « Amores e doces com pão são bons. » (JFV) à rapprocher de « Bem canta Marta depois de farta. » (MS et JFV).

Le pain, la maison, la sécurité, ces biens immédiats passent avant tout. On ne s'étonnera donc pas de trouver une curieuse variante à notre dernier proverbe : « Amores e dores com pão são bons. » — à condition d'avoir le pain, la sécurité, on peut tout supporter, même les peines d'amour, même la souffrance.

Mais le vilain et le bourgeois savent tous deux parfaitement, nous l'avons vu, qu'il n'est pas de règle sans exception ni de loi absolument parfaite. Les proverbes semblent tantôt défendre l'une et l'autre en même temps, tantôt opposer une norme à son contraire. Si le ton

bourgeois et prudent prédomine, on trouve aussi, tout naturellement, des adages qui incitent à l'audace, critiquent l'excès de précautions et démontrent qu'il vaut la peine de courir des risques pour un avenir meilleur. En voici quelques-uns : « Nom semeou milho quem passarinhos receou. » (CV 284), « Quem não se aventurou nunca perdeu nem ganhou. » (JFV), « Não se ganham truitas a bragas enxutas. » (JFV) ou « De ruim a ruim, quem acomete vence. » (MS).

Rebelles, certes, mais sans oublier la sécurité du foyer, préférant la paix et le pain à l'aventure au-dehors, tels étaient ces hommes du peuple, auxquels les animaux domestiques servaient de miroir, et qui créaient beaucoup de proverbes concernant la famille, la maison, la femme qui en est le centre, et tout l'entourage de la famille et du foyer — voisins, compères, parents, amis. Voyons cela de plus près, et nous nous apercevons que, là aussi, une loi existe en même temps que la notion très nette de son ambivalence, l'usage seul pouvant y remédier. Mais en ce domaine il existe des conflits latents, des pulsions occultes, des tensions réprimées, une hiérarchie d'autant plus affichée qu'elle est plus contestée par la pratique. L'euphémisme est la forme la plus courante de ces proverbes, et il importe de les étudier attentivement.

Nous verrons donc successivement les adages ayant trait à la famille et à ses membres, qu'il s'agisse du cercle le plus restreint, ou au contraire élargi aux liens artificiels, puis à la maison, aux voisins et amis, ceux qui concernent le mariage, la femme, et enfin ceux qui évoquent la sexualité et l'amour.

Pour ce qui est de la famille et de ses membres, j'en ai déjà cité qui relativisent le respect des liens avec les parents éloignés. Je n'en ai pas trouvé en sens contraire. Je me suis ensuite intéressé à ceux qui traitent des rapports entre mari et femme. Curieusement, alors que les proverbes concernant la femme insistent sur le fait qu'il faut la surveiller et la faire obéir, dès qu'il s'agit de ses rapports avec son mari, elle est considérée comme une véritable interlocutrice. Je n'en ai trouvé qu'un seul où la supériorité masculine soit monologiquement établie; il est cité par le poète Chiado, et le style n'en est pas typiquement populaire : « Mal vai a casa onde a roca manda a espada. » Il a un équivalent : « Triste a casa onde a galinha canta e o galo cala. » (LB, p. 85). On y dénonce les maux résultant de l'infraction à la règle, tout en admettant qu'elle est prévisible.

Parmi les autres adages sur le couple, j'en ai déjà cité un pour montrer l'ambiguïté qui se cache sous une ironie mal déguisée : « Muito pode o galo no seu poleiro. » (JFV). Le sens du suivant dépend de la personne à qui il s'adresse : « Ao marido serve como amigo e guar'te dele como imigo. » (*id.*). A l'intention de la femme, c'est lui conseiller

de concilier autant que possible l'amitié et le respect pour son mari. S'il est dit à quelqu'un du dehors, c'est un conseil de prudence dans les relations avec un mari qui pourrait se fâcher que l'on serre sa femme de trop près. S'il s'agit d'un adultère, on incite l'amant à ne pas provoquer de heurts avec le mari. On peut aussi penser à l'adultère, mais cette fois connu du mari, dans le curieux proverbe : « Vá-se o demo para o demo e venha Maria para casa. » (JFV). Si la femme revient, mieux vaut oublier ce qui s'est passé. Curieux proverbe, en vérité, montrant une société assez permissive, bien différente de celle qu'on peut connaître d'après les *forais* du XII^e siècle, où l'assassinat de la femme adultère et de son complice était parfaitement admis. La différence tient peut-être au fait que les *forais* concernaient les guerriers, ceux qui détenaient le pouvoir dans les communes frontalières, et non les paysans, plus soucieux de production que de leur honneur.

C'est encore aux rapports entre mari et femme que font allusion deux proverbes, qui tous deux représentent l'homme sous la forme du loup : « O que a loba faz, ao lobo apraz. » (MS et JFV) et « Muito folga o lobo com o couce da ovelha. » (JFV). Tout commentaire ne pourrait que les affadir. Je note pourtant que le second suggère des rapports assez insolites entre l'homme et la femme. Un prédicateur ne pourrait manquer de faire le rapprochement entre le plaisir et l'agressivité pour les condamner sévèrement tous les deux. L'auteur de l'énoncé n'est manifestement pas de cet avis.

La famille comprend aussi les enfants. Les adages que j'ai recueillis à leur sujet les jugent sans complaisance. Ils soulignent assez durement le fait qu'ils ressemblent souvent à leur mère, présumée responsable de leurs défauts ou de leur caractère : « Carneiro filho de ovelha, não erra quem o semelha. » (JFV), « Erros de filhos são culpas de mães. » (*id.*), « Tal é o demo como sua mãe. » (*id.*), « Cabra vai pela vinha; qual mãe, tal filha. » (MS). L'auteur de ces proverbes doit être un homme, à la rigueur une belle-mère : c'est pour eux la bru, avec son sang étranger, qui est à l'origine de tous les maux advenus à la famille, notamment de la mauvaise conduite de la jeune génération.

La méfiance est plus grande encore lorsque, pour quelque motif on accueille un enfant d'une autre famille : « Filho alheio, mete-o pela manga e sair-te-á pelo seio. » (MS et sa variante : « Filho alheio, braza em seio. » (JFV). On pense ici à la coutume, très répandue, du moins chez les nobles, les chevaliers-vilains, aux XII^e et XIII^e siècles, voulant que l'oncle paternel prenne chez lui des neveux pour faire leur éducation. S'agirait-il aussi de l'« amadigo », très courant à cette époque, en vertu duquel les enfants du seigneur étaient élevés par des domestiques ? Grande devait être la tentation de plaire au maître, mais ce n'était pas sans risque, comme le souligne le proverbe. C'est

en tout cas signe que l'adoption n'était nullement recommandée dans les classes populaires.

Mais, dans ce domaine de la famille, les dictons les plus nombreux sont ceux qui parlent des rapports entre bru et belle-mère. Tous dénoncent le conflit latent entre les deux femmes et leur hypocrisie quand elles ont l'air de bien s'entendre. Par exemple : « Quem gabará a noiva ? A perra da sogra. » (JFV), « A ti digo eu filha, entendi-me vós nora. » (*id.*), « Digo-vol'o nora e entendem'o sogra. » (MS et JFV). Si le ton est plus amène, on devine qu'il s'agit là d'une situation exceptionnelle : « A sogra boa, da nora é coroa. » (GFT). Dans un cas, c'est la difficulté d'intégrer la belle-fille dans la famille qui est mise en relief : « Nora rogada e panela repousada, não a come toda a barba. » (JFV). Dans un autre, enfin, on met en garde contre le mariage uxori-local : le garçon qui va vivre chez ses beaux-parents risque d'y être traité comme un domestique : « Vilão em casa de seu sogro. » (MS). On se méfie tout autant de l'arrivée dans la famille d'une seconde épouse, surtout les enfants du précédent mariage. Tel est le sens du dicton : « Madrasta, o nome lhe basta. », avec une variante : « Madrasta, nem de pasta. » (MS). Celui qui parle ici est vraisemblablement l'un des enfants, particulièrement sensibles au bouleversement apporté par le second mariage de leur père.

D'après les dictons populaires, la structure parentale serait normalement fondée sur l'exogamie (ce qui n'exclut pas l'échange des femmes dans un groupe assez restreint). Le cercle domestique ne semble pas réduit à la famille nucléaire, mais étendu au moins au jeune couple, qui vit normalement chez les parents de l'un des deux époux, et il arrive que l'on y accueille des enfants étrangers. Bien que le mariage viri-local semble être la règle, ce qui suppose en principe un ordre de succession masculin, on n'en reconnaît pas moins le lien étroit entre le fils et sa mère, la famille maternelle pouvait donc intervenir dans la succession et la cognation n'est pas exclue.

Curieusement, et en même temps que l'on écarte les liens trop forts avec un cercle élargi de parents (les collatéraux, naturellement), on voit surgir un certain nombre de proverbes où il est question de parenté fictive, pour en souligner soit l'esprit de calcul — « Do pão do meu compadre uma boa fatia ao meu afilhado. » (MS) —, soit la précarité — « Morto é o afilhado por quem tínhamos o compadrado. » (MS et JFV). De toute manière, on reconnaît que les liens entre parains et parents ne représentent pas une menace et peuvent même apporter certains avantages, en dépit de leur fragilité. En fait, et surtout dans les milieux urbains à partir du XIII^e siècle, vilains et bourgeois sont fréquemment rapprochés par ces liens de parenté artificiels, qu'ils soient compères ou membres d'une même confrérie, ce

qui était le cas de bien des gens. Cadre habituel de l'individu et des familles venues de lieux différents, cela remplaçait les liens primitifs de parenté naturelle.

Nous avons déjà vu, à propos des animaux, la place occupée par l'espace domestique. Les proverbes concernant la maison complètent le tableau. Ils sont peu nombreux. Les uns soulignent que l'homme ne peut guère y vivre sans femme : « Vá-se o demo para o demo e venha Maria para casa. » (JFV); d'autres, qu'on est chez soi tranquille et heureux, alors que dehors vous guettent inquiétudes et agressions : « Se estiveres em tua tenda não te acharão na contenda. » (LB, p. 77); chacun, chez lui, résout ses problèmes à sa façon : « Cada casa favas lavam. » (CBN 376); enfin, le chef de famille n'agit pas de même chez lui et dans son métier : « Em casa de ferreiro, espeto de pau. » (MS).

L'image du chez soi comme espace favorable s'oppose aussi à celle des maisons voisines, dont l'influence peut être pernicieuse : « Não queiras perder o siso pelo doudo do teu vizinho. » (JFV). Mais, dans un cas, c'est la condition sociale du voisin qui constitue une menace : « Antes o mau por vizinho que o cavaleiro mesquinho. » (*id.*). Dans un sens différent, l'élément féminin de la maison voisine peut se révéler aussi embarrassant : « Fui a casa da minha vizinha e envergonhei-me; vim para minha casa e consolei-me. » (MS).

A ceux-ci, nous ajouterons les proverbes concernant les amis. Bien entendu, les avis sont contradictoires à leur sujet. Soit ils sont sincères et on les compare à l'argent — « Mais vale amigo na praça, que dinheiro na arca. » (JFV) —, soit on ne saurait compter sur eux — « A cousa adquirida, a amizade perdida. » (MS) —, il ne faut rien leur demander — « Melhor é beijar inimigos que pedir a amigos. » (JFV).

Le mariage, qui entraîne la constitution d'une nouvelle famille, inspire beaucoup d'adages. Certains insistent sur le fait qu'il faut y regarder à deux fois : « Antes que cases olha o que fazes. » (JFV, GFT et ARC). Et la forme la plus ancienne de ce dicton appuie encore : « Antes que cases, cata o que fazes, que não é mal que assim desates. » (MS). Plus grand est le risque si le cœur l'emporte sur la raison : « Quem casa por amores sempre vive em dores. » (JFV et GV). Moins populaire est sans doute celui-ci, qui rappelle que ce n'est pas le mariage qui pose problème, mais la vie commune : « O casamento é bom de fazer. Mas quem o há-de manter muito há-de saber. » (JFV). D'autre part, on reconnaît qu'on ne peut s'opposer au destin : « Cada um canta como há graça e casa como há ventura. » (JFV). Un curieux proverbe fait allusion au désir qu'ont les parents de marier leurs filles et à la façon dont ils s'y prennent : « Com verdade e com mentira casa o bom (var. : o vilão) sua filha. » (JFV). Pour y parvenir, on ne

se gêne pas pour critiquer les autres jeunes filles ou se désintéresser de leur sort : « Então Maria casada, hajam as outras más fadas. » (JFV). Un dicton, enfin, s'adresse aux garçons et filles turbulents : « Casareis e amansareis. » (JFV). Autrement dit, la fougue de la jeunesse n'est pas sans remède.

J'ajouterai à cette série un étrange dicton, dont le sens ne me semble pas très clair : « Fez-nos Deus e maravilhou-se. Quem gabará a noiva. » (JFV). Je pense, mais n'en suis pas sûr, qu'il s'agit des opinions contradictoires émises sur la mariée le jour des noces, et au fait qu'elles ne sont pas toujours sincères. C'est ce qui ressort de la comparaison avec cette autre maxime déjà citée : « Quem gabará a noiva ? A perra da sogra. » (JFV).

Viennent ensuite, dans ma classification, les proverbes concernant les femmes. J'en ai recueilli exactement 50, que je ne saurais, bien sûr, commenter tous. Ce qui compte, c'est d'y trouver quelque cohérence. Commençons par ceux qui proposent une définition de la femme. On dénonce, par exemple, son goût pour les cancans et le bavardage : « Foi Maria à fonte (var. : banho) e trouxe que contar todo o ano. » (MS et JFV), « Comadres e vizinhas, a revezes hão farinhas. » (JFV), « Ralham as comadres descobrem-se as verdades. » (MS). Elle a la larme facile : « Não creas lágrimas de mulher que chora. » (JFV); est attachée à ses enfants : « Onde a galinha tem os ovos, lá se vão os olhos. » (JFV); son humeur n'est bonne que si elle est bien nourrie : « Bem canta Marta depois de farta. » (MS), « Morra Marta, morra farta. » (MS). On souligne parfois qu'elle vit de peu : « Vive a galinha com a sua pevide. » (MS); ou qu'elle ne s'intéresse qu'à ce qui l'entoure : « A porca ruiva, o que faz, isso cuida. » (JFV). Le plus insolite est toutefois le proverbe où la comparaison entre les qualités de l'homme et de la femme semble tourner nettement à l'avantage de celle-ci, même si c'est grâce à la ruse : « Muitas coisas sabe a raposa e o ouriço cacheiro uma só. » (JFV). Une brave femme est chose rare et précieuse : « A mulher que é boa, é prata que muito soa. » (JFV).

Quelles sont donc les qualités les plus prisées chez la femme ? Qu'elle soit silencieuse : « A mulher honrada sempre deve ser calada. » (GFT), « A mulher de bondade, outrem fale e ela cale. » (JFV). Qu'elle ne soit pas coquette : « Não há gentileza que chegue à da mulher desinfeitada. E assaz vestida é a bem acostuada. » (JFV). Qu'elle soit dure au travail : « A mulher que não vela, não faz larga tela. » (JFV). Qu'elle soit chaste : « Mulher rogada casta ? raramente se acha. » (*id.*). Qu'elle surveille ses filles : « Dai-me mãe acautelada e eu vos darei filha segura. » (JFV).

Quant aux défauts qui lui sont le plus souvent reprochés ou que l'on redoute chez elle : l'ostentation et la coquetterie — « A mulher

muito louçã, dar-se quer à vida vã. » (JFV); la curiosité — « A mulher que muito mira, pouco fia. » (JFV); l'indiscipline — « O lavor à judia, endereçado de noite, e dormir de dia. » (JFV); le manque de réserve — « De mulher que perdeu a vergonha, não espereis bom feito. » (JFV); le goût de sortir — « A mulher e a galinha pelo andar se perde aginha. » (JFV), « Os caranguejos na eira e as moças na carreira, quem os houver de guardar, bofás tem assáz canseira. » (GV).

Voyant que les femmes ont un comportement différent du sien, l'homme est déconcerté et méfiant : « Da má mulher te guarda, e da boa não fies nada. » (JFV), « Não cries galinhas onde raposa mora, não creas lágrimas de mulher que chora. » (JFV). Il invente donc des façons de s'y prendre avec elles : leur céder — « Da laranja e da mulher o que ela quiser. » (JFV) —, mais les conséquences sont imprévisibles — « Quem faz a vontade a sua mulher, tome o que lhe vier. »; leur faire des cadeaux — « A mãe e a filha por dar se fazem amigas. » (JFV); les traiter avec douceur — « Por jeito se quer a moça e não por força. » (JFV); les flatter — « A raposa ama enganar, o lobo cordeiros, e a mulher louvores. » (JFV). Enfin l'homme reconnaît que la femme a droit à une récompense quand elle remplit sa mission féminine, qui est de danser, c'est-à-dire de charmer l'homme en transfigurant le monde par la fête : « Se Maria bailou, tome o que ganhou. » (MS et JFV). Par contraste, je citerai un proverbe du poète Chiado, qui n'a rien de populaire, mais émane d'un milieu bourgeois et machiste : « Homem que consente que sua mulher aprenda a ler, ou é cornudo ou está para o ser. »

Pour finir, je rappellerai cet adage, inspiré par le rôle de la mère dans la recherche d'un mari pour sa fille : « A mais certa alcoviteira que filhas têm é a sua própria mãe. » (JFV). Il n'est certes pas, lui non plus, très populaire. Mais on notera l'ambiguïté du terme employé, « alcoviteira » (entremetteuse). S'agissant de la mère, je pense qu'il faut le prendre dans le sens de « marieuse » : entremetteuse sûre, loyale, les autres étant à éviter. Mais on ne peut ignorer qu'il désigne aussi l'intermédiaire dans des relations amoureuses moins licites. Le fait que ce mot ait été choisi, et non un autre, permet de penser que la société était alors assez permissive en matière de rapports sexuels.

La transition est ainsi trouvée pour aborder la dernière question concernant la femme et la famille : ce que révèlent les proverbes de la pensée du peuple sur la sexualité. Ceux qui parlent de l'amour ne sont pas très originaux : on ne peut le cacher — « Amor, dinheiro e cuidado, não está dissimulado. » (MS); il est trompeur et peut être dangereux — « Caça, guerra e amores, por um prazer cem dores. » (GV et JFV); il est irréfléchi et éphémère, quand on n'en a pas l'âge — « Amor de

menino, água em cesto.» (MS et JFV), « O amor no velho traz culpa, mas no mancebo fruto.» (JFV). L'amour sied tout autant à la jeune fille qu'au jeune homme : « Nem sábado sem sol, nem moça sem amor.» (JFV). C'est donc une bonne chose, à condition que le couple ait de quoi vivre : « Amores e dores, com pão são bons.» (JFV). Sans amour, la beauté des filles est sans éclat : « Formosa sem amor, é como sol de Janeiro, que sempre anda trás de outeiro.» (GV). Enfin, en toute circonstance, l'amour non partagé est une folie : « Isto chamam amor louco : eu por ti e tu por outro.» (GV).

Mais la sexualité et l'amour ne se confondent pas toujours. Certains proverbes disent que le désir est d'inspiration diabolique : « O homem fogo, a mulher estopa. Vem o diabo e assopra.» (ARC). Il suffit de peu pour faire jaillir l'étincelle : « Por um cabelinho se pega fogo ao linho.» (JFV). Mais le désir n'est pas pour autant condamnable. Si l'on n'en éprouve pas, c'est qu'on est malade : « Melhor é desejo que fastio.» (JFV). Il ne s'apaise qu'en s'assouvissant : « Quem boca beija boca não deseja.» (JFV). Mais la distance l'atténue : « Quam longe dos olhos, tão longe do coração.» (CV 900).

Tout cela est très clairement dit, mais en des termes généraux. Certains proverbes évoquent cependant la vie sexuelle plus précisément, mais au moyen d'euphémismes. L'un d'eux semble conseiller au mari de ne pas se contenter de l'amour conjugal : « Mal vai o rato que não sabe mais que um buraco.» (JFV). Un autre, non exempt de sadisme, donne à penser qu'il faut maltraiter une femme pour la faire obéir : « A mulher e a galinha, torce-lhe o colo se a queres fazer boa.» (JFV). Un autre encore conseille l'indulgence, à condition qu'on ne soit pas soi-même en cause : « O que não haveis de comer, deixai-o a outrem mexer.» (GV). On se moque, enfin, de l'adultère repent : « Sobre cornos, penitência.» (MS).

Je termine cette série par celui-ci, qui semble être l'ancêtre du célèbre : « A mulher e a sardinha quer-se pequenina.» Le Marquis de Santillane en donne cette curieuse formulation : « As mulheres e a sardinha, de rastos no fogo.» Ce qui ferait, à mon sens, allusion à un comportement sexuel précis, masqué par une modification du texte. L'allusion à la taille de la femme dans le premier cité a donné au proverbe un sens plus vague et certainement plus éloigné des usages et des goûts populaires.

Nous voyons donc que la sagesse populaire n'hésite pas à donner des conseils d'ordre sexuel, le sens en étant fort clair sous l'euphémisme. Peut soucieuse des sentiments, elle met en garde contre les risques de relations amoureuses, tout en les recommandant aux jeunes gens. Elles ne sont pas nécessairement liées au mariage, et on est très loin d'une attitude répressive en ce domaine. La morale populaire ne con-

damne pas le plaisir, elle n'est pas manichéiste, ne le considère pas comme un péché, ne prône pas le repentir : « O que se usa não se escusa. », « Sobre cornos, penitência. » Les proverbes qui veulent la femme réservée, silencieuse, modeste et laborieuse, sont souvent d'origine plus bourgeoise que populaire. Mais ils ont sans doute été facilement adoptés dans le peuple, même chez les paysans, car ils correspondent à leur désir de productivité. Le paysan n'est ni un guerrier ni un prêtre. Il n'a pas à faire la guerre, ni à chercher la voie du sacré. Sa fonction est de produire, d'assurer la subsistance. Associée à l'homme, la femme doit garantir la fécondité, sans que le travail en souffre. On la veut gracieuse (« Se Maria bailou, tome o que ganhou »), mais pour éveiller le désir de l'homme. Il n'y a donc aucune misogynie dans les proverbes que j'ai trouvés, bien qu'ils aient été passés au crible à tendance monologique des lettrés, eux-mêmes influencés par la mentalité rationaliste et moralisante qui régnait dans les milieux cultivés au XVI^e siècle.

Je ne voudrais pas terminer cette étude sur la culture populaire exprimée dans les proverbes sans parler de ceux qui évoquent la nature et le surnaturel. Le paysan voyait forcément dans la première quelque chose d'inaltérable et d'incompréhensible, en même temps qu'une source régénératrice. Les dictons recueillis insistent, d'une part, sur l'impuissance de l'homme à en modifier le cours, de l'autre, sur cet ordre fantasque et contradictoire, qui le surprend toujours. Dans le premier cas, on peut citer les suivants : « Nasce toda a creatura com a sua ventura. » (JFV); « Quem torto nasce tarde se endireita. » (JFV); « De mala berenjena, nunca buena calabça. » (JFV); « Quando Deus não quer, santos não rogam. » (JFV). Dans la seconde acception, on retrouve l'idée des changements de temps et des contradictions. D'un côté : « Trás a nevoa vem o sol, e trás um tempo vem outro. » (JFV), « Folguemos enquanto podemos, que não faltará outra hora em que choraremos, inda que não queiramos. » (JFV), aussi faut-il s'adapter aux circonstances : « Qual o tempo, tal o tento. » (JFV et GV). D'un autre côté, l'homme du peuple est conscient de l'incohérence du monde, ce qui ne semble pas trop le gêner, d'où ces deux adages : « Quem não mente não vem de boa gente. » (JFV et GV) et « Dá Deus nozes a quem não tem dentes. » (MS). L'homme se sent désarmé devant cet ordre en même temps inaltérable et incompréhensible. J'ai lu toutefois un étonnant proverbe, cité déjà par le Marquis de Santillane, et qui souligne la liberté de l'homme, son efficacité même, sans pourtant nier les limites qui lui sont imposées par la nature ou la Providence divine. Il s'agit sûrement d'un dicton de citadins, plus confiants en la technique que les paysans qui, eux, dépendent largement de la terre et du

climat : « Graças a minhas mãos, que a vontade de Deus bem conhecida era. »

Parmi les contradictions de la nature, il en est une surtout qui attire l'attention : l'existence d'idiots et de fous. Marginaux, différents, imprévisibles, ils servent de point de comparaison. Il arrive qu'en dépit de sa débilité mentale l'idiot ou le fou soit donné en exemple : « Mais sabe o tolo no seu que o avisado no alheio. » (MS) et « O néscio calado, por sábio é contado. » (GFT). Mais on le distingue de l'homme sensé : « No riso é o doido conhecido. » (LB, p. 75), ou on dit comment le traiter : « O louco pela pena é cordo. » (JFV). L'attitude est peu aimable. On part du principe qu'un fou ne comprend que le langage du châtement ou de la violence physique. Cela compense l'idée romantique, non dénuée de fondement, que le fou, dans sa simplicité, pourrait bien être le porte-voix de la volonté divine, ou faire éclater des vérités que personne n'ose dire. C'est peut-être bien ce que signifie le proverbe : « Quanto mais parvo, tal valia. » (JFV), à moins que ce ne soit une critique de l'ambition des imbéciles. C'est ce sens que j'ai retenu plus haut. Mais je n'exclus pas que cela indique, au contraire, une certaine complaisance pour le rôle que l'homme simple et naïf peut jouer dans la communauté. Je citerai enfin ce conseil de ne pas se laisser contaminer par la folie, même d'un proche : « Não queiras perder o siso pelo doudo do teu vizinho. » (JFV).

La mort est l'expression de l'immutabilité de la nature. C'est donc un thème qui revient fréquemment dans les proverbes populaires, de même d'ailleurs que dans les sermons des prêtres. Mais, contrairement à ce qui se passe dans le discours religieux, elle n'inspire pas à l'homme du peuple de considérations morales, ni même l'idée de modifier sa conduite. Autrement dit, au lieu de porter l'homme à se priver de plaisir, l'idée de la mort peut l'inciter à en jouir plus intensément. Ainsi « Morra Marta, morra farta. » (MS). Ou, dans un autre ordre d'idées : « Para tudo há remédio, menos para a morte. » (MS). Ou encore, sur un ton plus moralisateur : « Quem teme a morte, perde o prazer da vida. » (DD). Du reste, la mort met un terme à tout, bon ou mauvais, qualités ou défauts, maladie ou santé, plaisir ou souffrance : « O que o berço dá, a tumba o leva. », « Mal prolongado, morte em cabo. » (JFV).

Si D. Duarte conseillait, pour bien profiter de la vie, de ne pas craindre la mort, c'est bien qu'on en a généralement peur et qu'on voudrait la reculer le plus possible. La vieillesse est donc un bien. Aussi dit-on « Tenhamos paz, e morreremos velhos. » (MS et JFV), et encore cet autre dicton, cité par Fernão Lopes pour montrer qu'on surmonte difficilement la crainte de la mort, même quand on risque de perdre son salaire : « Homem morto não trova soldo. » Quoi qu'il

en soit, un autre dicton, également cité par Fernão Lopes, conseille la résignation : « Morte e casamento talhado é no céu. »

Il semble donc bien que des siècles de prédication chrétienne, insistant inlassablement sur les fins dernières de l'homme et la vie éternelle, au ciel ou en enfer (et au purgatoire depuis le XII^e siècle), n'aient eu aucune influence sur la culture populaire. Ni le bourgeois ni le paysan ne sont portés à méditer sur l'au-delà. Seul les intéresse, ici-bas, l'itinéraire dont la mort est le terme. Que devient alors le surnaturel dans les proverbes populaires ? Dans ceux que j'ai étudiés, il ne s'agit que de Dieu, des saints et des démons. On y parle de Dieu, et même d'un Dieu personnel et providentiel. Il n'apparaît pas comme celui qui châtie les mauvais et récompense les bons, mais comme un protecteur, le dispensateur de tout ce qui est bénéfique, le maître du destin. J'observerai toutefois que les proverbes qui l'évoquent n'ont pas, pour la plupart, un ton vraiment populaire. Par exemple : « Nosso Senhor te dê Deus, que ele te dará saúde. » (LB, p. 134), « Do rio manso me guarde Deus, que do bravo eu me guardarei. » (MS et JFV), « A quem Deus quis bem, no rosto lhe vem. » (LB, p. 77), « A verdade deixe-m'a Deus dizer. » (GFT), « Fez-nos Deus e maravilhou-se : Quem gabará a noiva ? » (JFV), « Moça virtuosa, de Deus é esposa. » (GFT).

Mais on découvre parfois une conception plus primitive de Dieu, pouvoir sacré qui protège l'homme à condition qu'il l'implore : « Quem não fala, não o ouve Deus. » (JFV). Cette protection peut prendre un aspect presque magique dans le burlesque : « Benza-o Deus, que não o lamba o gato. » (*id.*). Par ailleurs, on identifie le pouvoir de Dieu à celui, sacré, du roi. Il n'est pas bon de défier l'un ou l'autre, ni de désobéir : « A Deus e a el-rei não errarei. » (S. XV, LB, p. 145). C'est une conception monologique, mais qui, en l'occurrence, ne doit pas être très éloignée de la mentalité populaire, laquelle ne sait exprimer ses idées sur l'ordre du monde qu'au moyen d'images concrètes. Le roi est le représentant de Dieu sur terre.

Le surnaturel, représenté par le ciel et par Dieu, est donc à l'origine de l'ordre du monde et du destin de l'homme : « Morte e casamento talhado é no céu. » (FL), « Quando Deus não quer, santos não rogam. » (JFV).

Ce dernier dicton introduit un autre plan surnaturel, l'échelon intermédiaire des saints, des anges et des démons. Les saints apparaissent rarement et c'est, nous l'avons vu, pour douter de leur influence sur les desseins de Dieu — autrement dit, le destin. D'un point de vue théologique, c'est très juste, mais cela ne devait pas faire plaisir à ceux qui vantaient les miracles réalisés par les saints sur leurs autels et dans leurs sanctuaires. Il était peut-être aussi question des anges,

mais je n'ai pas trouvé de proverbe se rapportant à eux. En revanche, le démon est très présent.

C'est lui qui fait naître le désir de l'homme pour la femme, et il lui suffit de souffler : « O homem fogo e a mulher estopa. Vem o diabo e assopra. » (ARC). Il peut parfois surgir très vite : « As vezes corre mais o demo do que a pedra. » (JFV). On le redoute autant que les procès, dont on lui attribue volontiers la responsabilité : « Quem anda com demanda com o Demo anda. » (LB, p. 78). Quand il s'empare de quelqu'un, il laisse sa marque : « A quem o demo tomou uma vez, sempre lhe fica um jeitinho. » (JFV). C'est par comparaison avec lui, enfin, que l'on suggère qu'un être pervers le tient de quelqu'un : « Tal é o demo, como sua mãe. » (JFV).

On remarquera qu'aucun de ces dictons n'exprime la moindre crainte du diable, ni ne fait de lui une sorte d'anti-Dieu. Aucune trace non plus d'un pacte avec le diable ou du culte du démon. Ces aspects de la démonologie proviennent directement ou indirectement des milieux ecclésiastiques, comme une sorte de perversion du concept du diable, responsable de l'immoralité, détenteur d'un pouvoir opposé et symétrique à celui de Dieu. Le ton est ironique dans cette maxime déjà citée : « A quem o demo tomou uma vez, sempre lhe fica um jeitinho. » Il y a d'ailleurs plusieurs proverbes où l'on se moque franchement de ce que fait le diable et des limites de son pouvoir. C'est certainement une défense des gens du peuple contre les sermons des prêtres cherchant à les effrayer. Par exemple : « Quando o demo nasceu já eu engatinhava. » (JFV) ou, à l'opposé, « O demo sabe muito porque é velho. » (JFV), ou encore : « São diabos para os ratos. » (GV), « Nem sempre o demo há-de estar detrás da porta. » (JFV), « O diabo não é tão feio como o pintam. » (MS). Du reste, on le découvre sans peine : « Dinheiros e diabos não se podem encobrir. » (MS). Il n'est pas jusqu'aux imprécations, qui ne révèlent que le peuple ne se laisse pas facilement impressionner : « Vá-se o demo para o demo, e venha Maria para casa. » (JFV).

Il croit donc au diable, mais ne s'en fait pas la même idée que le clergé. Il ne le tient pas tant pour le responsable de l'immoralité que des maléfices et des malheurs qui frappent l'homme. Il est par conséquent assez proche des forces occultes dont celui-ci subit l'influence sans pouvoir s'en défendre autrement que par des gestes magiques, appelant sur lui les bénéfiques et éloignant les maléfiques. Autrement dit, les croyances populaires à propos du démon, telles qu'elles apparaissent dans les proverbes, sont assez proches des conceptions animistes des peuples primitifs. Elles s'expriment directement dans des

adages comme ceux-ci : « Avuitor comestes, que adivinhastes. » (CBN), « Também cá, como lá, fadas há. » (SM). Il est question, dans ce dernier, du pouvoir qu'ont certaines personnes de dominer les forces intermédiaires du monde surnaturel, dans l'autre du don de divination que donne la chair du vautour.

Bien que, dans l'ensemble de proverbes choisis, je n'en aie trouvé aucun, sauf le dernier datant du XIII^e siècle, renfermant une allusion claire et directe à des pratiques magiques ou superstitieuses, nous savons parfaitement qu'elles ont persisté dans les couches populaires et que, mieux que les doctrines cléricales, elles leur donnaient accès au monde surnaturel.

Cette analyse amène à des conclusions qui m'apparaissent clairement : la culture populaire est fondée sur des notions et s'exprime par des pratiques très différentes de celles de la culture érudite et ecclésiastique. Des siècles de participation à la liturgie, de sermons, de catéchèse, n'ont eu que peu d'influence sur une pensée qui avait beaucoup de mal à assimiler les principes logiques et rationnels inspirés, d'une part, de la philosophie gréco-latine, de l'autre, d'un certain manichéisme.

La reconstitution que j'ai essayé de faire n'est peut-être pas toujours très solide, en raison de la discutabile homogénéité du *corpus* sur lequel je me suis fondé, mais il me semble qu'elle est assez cohérente pour que s'en dégagent les traits distinctifs de la culture populaire. Qu'on ne lui accorde pas, toutefois, plus de valeur que je ne lui en accorde moi-même, car j'en reconnais le caractère artificiel. Peut-être pourra-t-elle servir de modèle. En ce sens, ce n'est pas une description de la réalité, mais une abstraction. Ce n'est qu'un fil conducteur pour d'éventuelles analyses, où il faudra préciser le terrain concret des témoignages documentaires, le tracé de certaines influences culturelles, leur configuration historique, les récurrences et les altérations, les manifestations les plus pures de certains courants et les interférences d'autres.

Pour terminer, je voudrais exprimer ma conviction que le modèle donné, même s'il comprend des caractères séculaires ou même permanents, correspond à une société située assez tard dans le Moyen Age, plutôt qu'au début. Ça et là on a vu surgir des éléments propres au moment où se disloquaient les structures familiales, où naissaient des pratiques individualistes, des formes d'appropriation et même de mesure quantitative, étrangères au Haut Moyen Age, plus caractéristiques des milieux urbains, ou influencées par leur économie. Ce

que l'on constate, de toute manière, c'est que les proverbes exerçaient une sorte de fascination sur certains lettrés du XVI^e et du XVII^e siècles — comme sur nous d'ailleurs —, même s'ils les édulcoraient. En définitive, ils furent, en Occident, un des principaux antidotes contre les excès d'une culture discursive et rationaliste, contre le sens monologique véhiculé par le clergé ou la classe dominante, afin d'imposer leur loi comme une valeur absolue.

III

LE DÈSŒIL FAMILIARISÉ DU CONTE À L'EXPRESSION

FRANÇOIS DELPECH, <i>Contes de la région de l'Est - contes de l'Est</i> 177	177
DONACION ALONSO, <i>Contes et la popularité de la région de l'Est</i> 178	178
ARIANE DE FELICE, <i>Le conte de la région de l'Est</i> 179	179
NICOLE BELMONT, <i>Contes de la région de l'Est - contes de l'Est</i> 180	180
ANGELA BERNER, <i>Le conte de la région de l'Est - contes de l'Est</i> 181	181
FRANCISCA MONTI, <i>Contes de la région de l'Est - contes de l'Est</i> 182	182
ALFREDO MARGARIDO, <i>Une histoire d'origine - contes de l'Est</i> 183	183
FRANÇOIS DELPECH, <i>L'histoire de la région de l'Est - contes de l'Est</i> 184	184
PIERRE LÉGLISE-COSTA, <i>Contes de la région de l'Est - contes de l'Est</i> 185	185
CAMILLE LACOSTE-DUJARDIN, <i>Récits de l'événement - contes de l'Est</i> 186	186
CLAIRIE BRUMOND, <i>Le conte de la région de l'Est - contes de l'Est</i> 187	187
A. MACHADO GUERREIRO, <i>L'histoire de la région de l'Est - contes de l'Est</i> 188	188

IV

LA SAGESSE POPULAIRE : LES PROVERBES

JOSÉ MATTOSO, <i>Sur les proverbes populaires portugais</i> 189	189
FRANÇOIS DELPECH, <i>Le proverbe de la région de l'Est - contes de l'Est</i> 190	190